

Térence Arnaud

Mante religieuse

La Naissance

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN :979-10-359-0802-7

Térence Arnaud

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Prologue

Le policier Steven Chartier était malheureux. Il n'avait toujours pas trouvé son équilibre. Tel un funambule, il oscillait entre les états dépressifs et une vie bien monotone. Issu d'une famille bourgeoise mâconnaise, il fallait nécessairement qu'il devienne ingénieur, politicien ou médecin... Médiocre à l'école, il allait d'échec en échec. On pensa alors à l'internat, chez les frères maristes..., comme on pense à Lourdes pour les paralysés... C'est une période dont il garde de très mauvais souvenirs. Très renfermé de nature et enfermé pour trois années de second cycle, il souffrait de l'éloignement du domicile parental... Il avait besoin de confier son mal-être... Et, les messes et vêpres journalières, seul moment d'expression collective, n'étaient guère propices à ce genre d'activité. Bon gré mal gré, il obtint tout de même son BAC. Ses notes trop basses lui permirent « seulement » d'intégrer la « fac » de droit à Lyon... Qu'à cela ne tienne, ses parents l'imaginaient alors avocat.

Si la liberté du campus l'avait réjoui un temps, la difficulté de s'intégrer avec ses camarades lui pesait. Des activités politiques aux soirées dansantes, tout l'effrayait. Après sa licence, il lui sembla que l'école de police pourrait combler son manque d'assurance, il passa le concours et l'obtint.

La réalité était tout autre. Une fois encore il se révéla bien médiocre et dut se contenter de l'uniforme. Ses parents lui portèrent grief de cet échec. Ce n'était pas tant l'argent sacrifié que la vantardise généreusement dispensée à leurs proches relations. Ils coupèrent brutalement les ponts.

Suivirent quelques mauvaises années où se mêlèrent rancœurs, tristesse et solitude avant que la vie ne reprenne le dessus. Il n'avait aucun goût pour les rondes, les interventions de rue. Mais, étant de loin le policier en uniforme le plus diplômé, c'est tout naturellement qu'il s'imposa aux tâches administratives, puis plus tard d'organisation. Il reçut même les félicitations de nombreux supérieurs. Il obtint rapidement ses galons d'adjudant. Il en fut longtemps satisfait. Cela le mettait à l'abri de toutes les interventions extérieures.

Au fil du temps, la routine du travail fit revenir au

galop cette torpeur envahissante qu'il connaissait trop bien. Elle le rendait parfois agressif, parfois suicidaire. Cette fois, il avait décidé de lutter ; il avait appris à en analyser la cause... C'était ce vide affectif. D'abord, l'abandon de ses parents et surtout ce pas qu'il n'avait jamais pu franchir, cette solitude malade qui le rongait. Oh ! Bien sûr des filles il en avait rencontré. Et même il croyait avoir plu à certaines. Cependant, à chaque fois, sa timidité naturelle ne lui avait laissé tout au plus qu'un peu de rouge sur les joues. Et, quand il arrivait à l'étouffer dans un ultime effort, ce n'était qu'en affichant un culot proche de la grossièreté, qui le conduisait inmanquablement au même résultat. Depuis des années, sa vie sexuelle s'épanouissait au rythme de ses masturbations effrénées. Parfois, il avait imaginé libérer son trop-plein d'affection chez une prostituée. Au dernier moment, son éducation bourgeoise, la peur des maladies, et surtout son grand romantisme, l'en avaient dissuadé.

Il avait longtemps cru que son uniforme serait un rempart naturel contre sa timidité, une espèce de carte de visite auprès des femmes, un gage de probité, une prothèse pour handicapé de l'expression sentimentale. Non seulement l'uniforme inspirait une certaine crainte aux gens qu'il aurait aimé fréquenter, mais sa timidité et son manque de tact

lui donnaient un air dur, méchant. Depuis sa nomination au commissariat de Montceau-les-Mines, il abandonnait l'« habit » dès qu'il le pouvait, et se rendait dans tous les lieux populaires dans l'espoir de quelques rencontres. Il déambulait en souhaitant qu'on l'aborde, qu'on lui parle. Quelquefois, il repartait heureux, parce que simplement on l'avait salué. Nous étions jeudi cinq juillet. Il avait été de permanence toute la nuit. Il avait sommeillé, réveillé seulement une fois par le téléphone, pour communiquer la pharmacie de garde. Il sera en vacances pendant quinze jours, samedi soir. Cette perspective ne le réjouissait guère. Elle soulignait sa grande solitude. Comme chaque fois qu'il était de nuit, il irait manger « au Café » rue Carnot. Il en profiterait pour se promener dans la rue piétonne avant d'aller dîner et croiser la gent féminine attirée par les innombrables mirages promotionnels.

Une fois rentré, il règle son radio-réveil sur 10h 30 et s'allonge sur son lit où il essaie de somnoler.

Le réveil sonne alors qu'il commence à peine à s'endormir. Il se rase rapidement, choisit une tenue « civile » et sort en direction du parking de

l'immeuble. La vue de sa Mazda 323 coupée lui fait chaud au cœur. Il entretient avec elle des sentiments presque humains. Avant de se rendre en ville, il doit faire quelques courses à « Géant Casino ». Il fait le tour du parking pour trouver une place isolée afin d'éviter la moindre rayure de conducteurs indéclicats. Il prend un chariot et entre dans le supermarché. Il aime flâner dans les rayons avant de faire ses courses et croiser toutes ces ménagères affairées. Il commence toujours par le rayon librairie, situé au fond du magasin, et remonte le long de la banque « boucherie-charcuterie ». Il a ainsi une vision globale de toutes les allées.

Arrivé à la hauteur du rayon des conserves de légumes, il aperçoit tout à coup une belle brune, blanche de peau. Elle est petite, néanmoins bien faite, voire très musclée. Son corps moulé, dans une jupe de cuir noir, laisse imaginer la naissance d'un tatouage sur la jambe gauche... la queue d'un lézard ou autre.

De minuscules émeraudes aux oreilles soulignent sa féminité. Perchée sur ses talons aiguilles, elle fait maints efforts pour atteindre le haut d'un rayon et remettre en place une boîte de corn-flakes.

Il se précipite pour l'aider. Leurs regards se croisent. Il croit voir un éclair de sympathie...

« Attendez, je vais... » Steven n'a pas le loisir de terminer. Le visage de la femme se fige dans une expression de terreur... Il a à peine le temps de voir ses beaux yeux de la couleur des boucles d'oreilles... Comme d'habitude pense Steven... Il s'examine rapidement cherchant inutilement le défaut de sa cuirasse de vain séducteur... En se retournant, son regard rencontre celui d'un homme, la quarantaine, les cheveux grisonnants, les pommettes violacées . Son visage est manifestement hostile. La femme laisse brusquement tomber la boîte de corn-flakes dans le chariot de Steven et s'enfuit précipitamment, suivie de près par l'homme patibulaire.

Le gendarme en lui, comprend rapidement que l'homme ne lui veut pas que du bien.

Voyant également l'occasion inespérée d'entrer en contact avec la jeune femme en lui portant secours, tel un chevalier, il se rue avec son chariot derrière les fugitifs. Évitant habilement les attroupements des ménagères volubiles, il se précipite vers une caisse libre. Il voit l'homme traverser le barrage des caisses en bousculant les clients. À travers les vitres, il aperçoit la jeune femme qui arrive sur le parking.

« Eh ! Monsieur, on passe sans payer ? lui crie

alors la vendeuse.

– Zut la boîte de corn-flakes », il la tend à la caissière. « Deux euros trente, s’il vous plaît. Excusez-moi... » Il sort de son portefeuille un billet de 5 €, prend la boîte et part en courant aussi vite que possible.

« Votre monnaie ! » Lui lance la vendeuse, déjà convaincue d’avoir affaire au roi des distraits.

Arrivé sur le parking, il doit se rendre à l’évidence, le couple a disparu. Le héros est fort déçu, le timide rassuré. Bien que brève et illusoire, l’aventure lui donne l’impression qu’enfin quelque chose se passe dans sa triste et monotone vie... Le regard d’éméraude de cette femme..., il en est sûr, était un appel au secours... Il remet le chariot en place et récupère le jeton avant de rejoindre sa voiture. Tout en repensant à l’événement et aux possibilités infimes de revoir cette femme, il prend la direction de son restaurant au centre-ville. Son repas terminé, il rentre directement, se fait couler un bain en poursuivant sa méditation : le seul espoir de la revoir est d’espérer qu’elle fait ses courses toujours au même endroit... Il s’installe ensuite en peignoir devant son poste de télé et sélectionne une série sur « NETFLIX » qui lui fait petit à petit oublier sa rencontre.

Steven regarde sa montre : 19h. Il lui reste une heure avant sa prise de poste... Il a hâte d'y retourner. Il désire être au plus vite au petit matin, pour une nouvelle visite au supermarché.

Montceau-les-Mines et sa région sont des endroits plutôt calmes. Si l'on excepte quelques vols à l'étalage et quelques voitures incendiées de temps à autre dans les quartiers de la Z.U.P.

Il faut ajouter, il y a trois semaines, l'attaque à la voiture bélier, de la « caisse d'épargne » de Saint-Vallier (ville limitrophe). Les malfrats se sont retrouvés bloqués par une voiture de patrouille.

Ils se sont sauvés à pied, poursuivis par les deux policiers et ont finalement disparu. On parle d'un butin de 500 000 €. Le lendemain, la voiture évacuée par le garage BMW de garde et en attente d'expertise, avait, comme par hasard brûlé, endommageant le garage. Le propriétaire mécontent avait déposé cette dernière devant la mairie. Preuve, s'il en est que les malfrats sont toujours bien libres. Toutefois, ce genre d'événements n'arrive qu'environ une fois tous les dix ans.

Steven a donc en général des journées monotones avec un horaire très régulier.

À 19H 50, Steven gare sa Mazda place Beaubernard à cent mètres du commissariat. Ce dernier ne possédant qu'un petit parking intérieur réservé aux quatre véhicules de patrouille et au véhicule personnel du commissaire. Il fait un petit signe au planton de service et se dirige vers la salle de permanence où l'attend son collègue Marc Pichon, adjudant-chef depuis pas mal d'années.

« Salut, Steven ! Ça y est les gars, la relève est arrivée, on va pouvoir rejoindre Bobonne ! »
plaisanta-t-il.

« Pas de problèmes, ou de consignes particulières, ce soir ? »

- Non, calme plat toute la journée. C'est l'équipe de patrouille de Morin ce soir... T'oublieras pas de leur programmer une tournée des boîtes, on est jeudi... Allez tchao !! »

Le jeudi soir, deux des trois boîtes de nuit de l'agglomération organisent une soirée gratuite pour les femmes. L'affluence redouble et les différends ou bagarres d'ivrognes se multiplient.

Steven rejoint son bureau organise ses rondes, puis termine quelques procès-verbaux. Une fois ce travail terminé son rôle se résume la nuit, à celui de standardiste : enregistrer les appels de détresse et les

dispatcher aux équipes concernées en évitant au maximum de déranger « le premier » ... À l'étage évoluent trois inspecteurs qui ne veulent en aucun cas être mêlés aux actions de maintien de l'ordre courant.

22h 35, le battement de la porte d'entrée le tire d'un demi-sommeil. Il reprend une position correcte. La ronde de la première équipe est terminée... Rien à signaler. Il attend le départ de la seconde équipe pour reprendre sa demi-veille et se glisser dans un rêve bien agréable...

« Voiture 2, central... Voiture 2, central...

Steven s'étire, agacé !

- Central, je vous écoute !
- C'est Berger... Un suicide rue de Cluny par pendaison.
- Qui vous a prévenu ?
- Le voisin qui l'a découvert... Il cherchait une cabine pour appeler quand nous l'avons croisé. Il faut envoyer un inspecteur sur place. Je mets le gyrophare en marche pour signaler l'entrée de l'immeuble.
- Bon, sécurisez la zone, j'appelle un inspecteur. » Steven maugréa. Il sentait déjà que la nuit serait beaucoup plus longue et mettrait peut-être ses projets à mal.

« Inspecteur Bidault, Chartier à l'appareil, excusez-moi, on me signale un suicide rue de Cluny.

- Bon, j'y vais, je suis en bas dans deux minutes... Prévenez également les pompiers et le médecin légiste de l'hôpital, merci !»

Une demi-heure à peine s'était écoulée, que Steven reçut un nouvel appel de Bidault :

« Chartier ? Faut prévenir le commissaire !

- Vous êtes certain, il ne va pas apprécier...
- Vous avez déjà vu un pendu qui s'attache les mains dans le dos avant ? Et qui plus est se brûle la plante des pieds !
- Vous êtes certain ? Un médecin est sur place ?
- Chartier, faites ce que je vous dis ! Ça m'étonnerait que ce gus se soit pendu tout seul ! Et dépêchez-vous ! »

Steven n'aime pas déranger le commissaire. Il fallait que ça tombe sur lui... Bidault est son supérieur... Il compose le numéro et lui commente l'appel de Bidault. Malgré le peu d'infos, le commissaire consent à se déplacer. Il est 00h 30. Steven réorganise ses équipes et envoie deux hommes relever l'équipage numéro 2. Il espère

encore que cela ne dépasse pas une heure ou deux du matin et que Bidault s'est un peu trop vite affolé. Mais, quand il voit ce dernier, précédé du commissaire, faire irruption dans le hall d'entrée, il comprend que c'en est fait de sa journée de demain... Ce n'était pas de veine.

« Chartier demandez-moi Dijon et passez-moi la communication dans le bureau de Bidault !

- Bien, Commissaire... C'est si grave que ça ?
- J'en ai bien peur, il faut être sadique ou malade mental pour faire souffrir un individu de la sorte.
- Dijon en ligne, Commissaire...
- Je monte, faites patienter... »

Steven attend que le commissaire décroche et bascule la communication. Il se tourne vers Bidault et demande plus d'informations : « le mort était nu. Les mains attachées derrière le dos. On lui a arraché les pointes des seins et brûlé la plante des pieds... Un véritable carnage !

- Jeune ?
- Quarante, quarante-cinq ans.
- On le connaît ?
- Non, il s'appelle Gustave Alphonsi. D'après ses voisins, il est célibataire et travaille chez Terex comme soudeur. Une vie sans histoire.

- Qui l’a découvert ?
- Un de ses collègues de boulot. Il habite l’étage au-dessus. Il était venu lui demander de l’emmener au travail. Un problème de voiture. Il a trouvé la porte ouverte et a découvert le corps.
- Personne n’a rien entendu ?
- Les voisins qui étaient là, non... Pour l’instant, on a ordre de faire croire au suicide, au moins pour la presse.
- Pas de problème. »

Le commissariat resta en effervescence jusqu’à cinq heures du matin. Steven était « crevé » et n’avait qu’une envie : rentrer et se coucher. Il devait encore attendre et recevoir une équipe de la criminelle de Dijon. Le commissaire lui avait demandé de maintenir en « bon ordre » l’hôtel de police, jusque-là. Il est vrai que la nuit, le commissariat se métamorphose. La tolérance est alors de rigueur. Le service est de douze heures. Les tenues débraillées ne sont pas rares, pas plus que les pique-niques improvisés sur un coin de bureau.

Les renforts sont arrivés de Dijon à 7h 30. Dans une demi-heure, l’équipe de jour prendra la relève. Chacun commence déjà à préparer son départ. Tous aspirent une seule chose : se coucher

rapidement.

Steven salue un camarade sur le palier et remonte la rue des Oiseaux en direction de la place Beaubernard pour récupérer sa voiture. Il s'arrête à la boulangerie, achète deux croissants. Personne n'est visiblement encore au courant de la pendaison. Il traverse la rue, entre à la maison de la presse et achète « Le Progrès » : visiblement rien en première page.

En sortant sa fatigue persistante, lui rappelle que samedi il sera en vacances. Il passe donc prendre un rendez-vous chez son coiffeur, à deux pas, rue Beaubernard.

« M. Chartier... bonjour !

– C'est possible en début d'après-midi ? Vers 15 heures.

– 15 heures. Oui, c'est noté. À tout à l'heure ».

Il appréciait M. Dupont. Il avait horreur d'attendre et ce jeune coiffeur respectait scrupuleusement son planning. De plus, il n'était pas bavard. Steven aimait imaginer dans le plus profond silence qu'on lui caressait les cheveux avec tendresse. Le glissement du peigne, les tiraillements des ciseaux devenaient autant d'attouchements sensuels. Il démarra sa voiture en pensant encore au futur moment de détente.

Il s'est couché en arrivant, juste après avoir rangé son uniforme et son arme de service. Il a dormi d'un sommeil lourd, sans rêves. Les moteurs de voitures sur le parking, l'effervescence dans l'escalier, le claquement métallique des couvercles de vide-ordures l'ont tiré brutalement de son sommeil. Il est déjà 12h 30. Il pousse un long soupir... C'est trop tard pour envisager le resto : le temps de s'habiller ! Il reste encore un moment, partagé entre l'envie de prolonger son repos ou soulager son appétit.

Il se décide enfin. Il ne tenait pas à courir et le coiffeur l'attendait à 15 h. En slip et T-shirt, il se dirige vers la cuisine, ouvre les portes du placard suspendu, à la recherche de quelque chose à grignoter. Il n'avait pas trop envie de cuisiner. Il saisit finalement les deux croissants, un bol et du lait.

C'est en mangeant le premier croissant qu'il se souvient de la boîte de corn-flakes. Il se relève pour la prendre, ouvre le dessus de la boîte et déverse des flocons dans son bol.

Un morceau de carton tombe dans le mug. Il pense d'abord à un morceau de l'emballage mal déchiré. En le retirant, il s'aperçoit qu'un mot est écrit à la main : « rendez-vous, le Plessis, samedi, séance de 21h salle 1... »

Il relit le message plusieurs fois, tout en mangeant ses corn-flakes. Il n'avait pas assisté à une vulgaire scène de ménage. C'était plus compliqué. La brune venait-elle chercher le message ? L'apportait-elle ? Un tel échange ne pouvait fonctionner que si les deux protagonistes étaient présents. Car il y avait le risque que la boîte soit prise par n'importe qui. Et il fallait que les personnes aient vraiment la trouille pour éviter de se rencontrer et imaginer un scénario aussi farfelu. Elle avait peut-être aussi pris la boîte par hasard ?

Ce stratagème lui paraissait enfantin. Il pesait les pour et les contre. Cette femme était sûrement impliquée. Son regard effrayé concordait trop avec l'événement. Ce pouvait être également un simple rendez-vous galant de gens mariés ? Improbable, il existait des moyens plus simples.

En se remémorant la scène, il acquit la conviction que la jolie brune s'escrimait à vouloir mettre la boîte en haut de l'étalage.

Il se dit qu'il tenait un moyen simple de la revoir,

quelle que soit la raison, il pouvait l'informer que son petit message n'était pas arrivé à destination. La chance ne lui souriait-elle pas à nouveau ?

Ce petit morceau de papier lui mettait un peu de baume au cœur et gommait la fatigue accumulée.

Il fit le ménage avec un entrain peu ordinaire, prit une bonne douche chaude et se dirigea chez son coiffeur.

En sortant du salon, il repasse en voiture devant le commissariat. Rien ne transpire de l'agitation qui devait y régner. Il aperçoit dans la cour le break de l'équipe de Dijon. S'ils ne sont pas partis, c'est que cela doit être assez compliqué. Au dernier moment, alors qu'il se dirigeait chez lui, il file en direction du « ciné » afin de voir le programme. Un bon film servirait d'alibi supplémentaire à sa présence ce soir-là. PLESSIS 1 : « La mule » de Clint Eastwood. Il avait un faible pour les films policiers et Clint faisait partie de ses acteurs favoris : un nouveau signe du destin... En remontant vers le parking, il tombe nez à nez avec Lyam Berger un gars de l'équipe de nuit. Berger a vingt-trois ans. Il est arrivé au début de l'année.

Il a tout de suite plu à Steven qui admirait sa spontanéité, sa désinvolture. Berger s'en était rendu compte et en tirait quelques profits dans l'organisation des permanences. Steven n'était pas dupe. C'était le prix à payer pour un début d'amitié.

Berger lui tend la main. Il est en blue-jean et baskets. Il a passé une discrète boucle à l'oreille droite qui, associée à sa coupe de cheveux réglementaire, le transforme en véritable punk.

« J'vous offre un verre au « Darcy » mon adjudant.

- Nous ne sommes pas en service, tu peux m'appeler Steven, OK pour le verre ! »

Ils s'installent à la terrasse du bar. Il faisait beau et des tables avaient été sorties sur la zone piétonne.

« Messieurs ?

- Un demi
- Et moi...quelle heure est-il ? Cinq heures ! Je prendrai une tomate.
- L'apéro ! Attention faut être en forme pour ce soir, surtout si on a le même genre de festivités qu'hier ! dit Steven en riant.
- Ça m'aide à garder la forme mon... Steven...ça ne vous embête pas que je vous tutoie ?
- Non, pas du tout. Alors, tu te plais à

Montceau ?

- La ville est un peu tarte... Cependant, les filles sont sympas... »

Le serveur apporte les boissons et Berger règle immédiatement.

« À la vôtre ! Zut je n'arriverai pas à vous tutoyer ! Ce doit être le respect de l'âge !

- À la tienne... nous n'avons pas tant de différence... j'aurai trente-trois ans cette année !»

Lyam Berger reste songeur : Chartier faisait dix ans de plus..., dépressif..., fatigué... « Tu as vu le journal ?

- Non, je l'ai acheté ce matin, mais j'étais tellement « crevé » que je ne l'ai pas ouvert.
- Il parle du suicide d'hier. N'y a pas grand-chose, son portrait. Il était célibataire et vivait sans histoire avec son entourage.
- Heureusement que les nuits ne ressemblent pas toutes à celle-ci !
- Tu es bientôt en vacances ?
- Oui demain matin...
- Ça s'arrose ! Vous... Tu pars ?
- Non. Je n'ai que quinze jours et j'ai besoin de repos...
- Le changement, il y a que ça de vrai ! Bon, je

vous quitte, à tout à l'heure, j'ai promis à une superbe blonde une petite balade. »

Lyam se lève. Il s'éloigne rue Carnot en direction de la mairie. Steven termine son verre, envieux...

Envieux de ne pas savoir, de ne pas avoir appris à vivre avec cette désinvolture.

De retour, il se réchauffe un reste de paella. Il déplie son journal tout en dînant et recherche le fameux article. Bon sang ! Là en page régionale ! il ne rêvait pas, le portrait du pendu d'hier, n'était autre que l'homme du supermarché qui suivait la belle brune. De conte de fées, son histoire sombrait dans une sordide histoire policière. La belle brune le mêlait inévitablement à quelque chose de dangereux. Cette brune était Matahari en personne. Un message..., un meurtre..., il ne pouvait s'agir que d'un meurtre... Bidault avait été très clair. Pourtant, cette crainte dans ses yeux... Non trop féminine, trop faible, elle ne faisait pas le poids devant la carrure de l'homme entrevu hier... Il ne pouvait qu'informer Bidault à sa prise de poste. Innocente ou coupable il perdrait tout espoir de la revoir...

« Je m'imagine des choses, y a-t-il seulement une relation entre sa présence et celle de l'homme ? Et si tout simplement, ils se connaissaient ? »

Il est 19h 40. Steven enfille sa tenue, toujours hésitant sur la conduite à tenir. Il met en place son ceinturon et son holster et vérifie que l'arme est en position de sécurité. Arme qui n'a servi qu'à l'entraînement. Bien que bon tireur, il avait toujours peur d'un tir accidentel.

Quand il arrive au commissariat, il est toujours préoccupé par l'attitude à adopter.

« Salut, Pichon !

- T'as pas l'air dans ton assiette ! T'en fais pas, l'« affaire » est terminée, on t'a préparé une nuit paradisiaque... Allez mon vieux à demain !
- Ah non ! Demain j'suis en vacances !
- Veinard ! »

Pichon disait vrai. Le cahier de transmission ne portait aucun ordre spécifique. Peut-être que l'on avait bouclé l'affaire ? Il termina rapidement l'organisation de ses rondes. Si l'affaire était terminée, il ne risquait rien à parler de sa rencontre avec le pendu à Bidault. Il décroche le téléphone et appelle Bidault.

« Inspecteur c'est Chartier !

- Ne me dites pas...
- Non rassurez-vous... J'aimerais vous parler d'hier le pendu...

- Pas de problème, montez...un break dans toute cette paperasse me fera du bien »

Chartier appelle Lyam Berger pour assurer la permanence et grimpe quatre à quatre au premier étage. La pièce où travaille Bidault est petite : tout juste la place pour une table et deux chaises. Le bureau est encombré par un PC hors d'âge.

- Qu'est-ce qui vous fait sourire Chartier ?
- Votre PC, je m'attends toujours à ce qu'à l'étage vous soyez équipé de machines dernier cri.
- La connexion internet est de qualité c'est déjà pas mal. Que voulez-vous au juste ?
- Pas grand-chose, simple curiosité en fait. Comment s'est terminée l'enquête hier ?
- Malheureusement, l'enquête piétine. Il est mort avant d'être pendu, d'un violent choc à la tête. On l'a ensuite emmené chez lui pour un simulacre de pendaison ? Le but ? L'appartement a été également complètement retourné.
- L'heure de la mort a été fixée avec précision ?
- Entre 21h 30 et 22h 30. »

La décision de Chartier était prise. Après tout,

chacun son boulot.

« Figurez-vous que j'ai rencontré votre homme, nous étions à la même caisse à Casino hier matin. J'ai reconnu sa photo dans le journal. J'ai pensé que cela pouvait vous être utile... Toutefois, si l'heure du crime a été identifiée... Bidault ouvre alors un dossier :

– Regardez ces photos ! Épouvantables... »

Le mort avait été photographié nu, allongé sur le sol. De longues traces brunes naissaient à l'endroit de ce qui avait été ses seins, rebondissaient sur les plis du bas ventre pour se séparer ensuite au niveau des cuisses...

« Vous pensez qu'il a été torturé après sa mort ?

- Oh que non, le sang n'aurait pas maculé son corps de cette façon. Par contre, la pièce était trop propre pour être le lieu du crime, ce qui explique que les voisins n'aient rien entendu.
- Je redescends, Berger doit trouver le temps long. »

Steven reprend son poste. Il n'a pas parlé du message ni de la « brune »... Il s'en voulait un peu. De toute façon, Bidault l'aurait-il écouté ? Ou pire encore, il aurait pu se moquer de lui tant cette histoire était extravagante. Et puis, il n'était toujours

pas convaincu du rapport avec la mort de Gustave Alphonsi. Les coïncidences sont monnaie courante.

Le calme est revenu. La nuit ressemble aux nuits habituelles. Demain, Steven pourra affronter la quiétude de ses premiers jours de congés.

Débuter les vacances, c'était d'abord pour Steven, préparer leur fin. Le rituel était toujours le même : il porterait sa tenue de sous-officier au pressing et passerait faire nettoyer sa Mazda à la station automatique située sur la zone industrielle à Saint-Vallier, banlieue de Montceau-les-Mines.

Le samedi matin est jour de marché à Montceau. Les forains alignent leurs toiles sur les parkings bordant le canal du centre. À sa sortie du pressing, Steven prend la direction des quais dans sa voiture rutilante. Il avait l'intention de se mêler aux badauds. Ces marchés rassemblaient une foule cosmopolite. Il aimait cette atmosphère de joyeuses bousculades, les odeurs mêlées des viandes, poissons, épices et pains chauds, les couleurs des étalages de tissus et de fruits exotiques, la rumeur continue des harangues et des bavardages des clients. Et puis aujourd'hui, sans se l'avouer, il espérait revoir la belle brune du supermarché.

C'est en vain qu'il quitte le marché, vers midi, ayant fait provision de produits frais. Il rentre

directement chez lui, où il peaufine son premier déjeuner des vacances.

Plus tard, il s'installe dans un fauteuil profond, savoure son petit café noir en examinant pour la énième fois le message trouvé jeudi. Il a décidé de se rendre au cinéma ce soir. La raison a toutefois évolué. Bien qu'il désire profondément revoir cette femme, qui accapare ses pensées, il ne veut à aucun prix être mêlé à de sombres et sordides histoires. Il ne pouvait prendre aucun risque vis-à-vis de son emploi auquel il tenait par-dessus tout.

Si elle se présente au rendez-vous, il verrait sur place la meilleure façon d'agir. Il ne l'imaginait pas une seconde en meurtrière.

La séance débute à vingt et une heures. Il est vingt heures quand il se gare rue Jean Jaurès, le long de la voie ferrée. Une passerelle enjambe les rails et on accède directement rue Rouget de Lisle à cinquante mètres, à peine, de la salle de cinéma.

Il est en avance. Il n'y a jamais foule. Il le sait. Mais la fièvre de l'attente l'a poussé à partir tôt. Il passe devant l'entrée, la caisse est fermée. Il s'assure de l'heure des séances... Il a plus d'une demi-heure d'attente. Il décide de s'arrêter à la terrasse du « Vendôme » qui jouxte le cinéma : point d'observation idéal s'il en est. Il commande un

thé pour patienter. Immanquablement, ce breuvage l'oblige à abandonner son poste d'observation, le temps d'une incursion rapide, mais combien soulageant au fond du café ! Il regagne sa table, anxieux. Quelques personnes s'agglutinent déjà à l'entrée du cinéma. Un doute le traverse. Et si elle était passée. Il se lève et gagne l'entrée au moment où le caissier se glisse derrière son guichet. Il ne la voit pas et décide de prendre son billet et d'attendre derrière la caisse, là où se séparent les couloirs des trois salles.

Il regarde sa montre 20h 55. Toujours personne. Il était déçu. Il patiente quelques minutes de plus, quand elle surgit, sa petite taille l'avait dissimulée involontairement. Elle passe sans le voir. Elle porte la même jupe de cuir, par contre elle est chaussée de tennis qui jurent avec l'ensemble. Il sent ses veines battre le long de ses tempes. Il ne sait plus où il en est. Il lui emboîte le pas et s'installe juste derrière elle. Il s'engonce dans son siège en évaluant les différentes manières de l'aborder...

La salle est plongée dans le noir et le film commence. Son cerveau est en ébullition.

L'obscurité d'une des scènes du film lui paraît le moment propice. Il prend son élan et lui tapote

l'épaule... Le plus dur était fait : « Excusez-moi... » dit-il tout bas afin de ne pas gêner les spectateurs.

Elle se retourne : des yeux verts magnifiques, mais cernés, ses boucles d'oreilles scintillent au gré du rythme du film... « Nous nous sommes rencontrés à Géant Casino, jeudi... » Il n'a pas le temps de poursuivre, son regard se durcit : « Rejoignez-moi à la sortie rue Rouget de L'Isle, dans quelques minutes ! ». Elle se lève, ramasse son blouson sur le siège à côté et sort.

Steven est pris au dépourvu. Il hésite.

Visiblement, elle le prend pour le destinataire du message... Il se devait de réparer la confusion, c'était la moindre des politesses. Il se lève à son tour et se dirige vers la sortie.

Méditatif, sur le trottoir désert, il ne l'aperçoit pas tout de suite. Il la voit à la hauteur d'une « Clio » rouge. Elle lui fait un signe discret de la rejoindre. Elle se tient debout, appuyée sur la portière ouverte. Arrivé à sa hauteur, il affiche un regard amical, prêt à s'excuser. Quand soudain, un individu qu'il avait pris pour un simple piéton, se jette sur lui et le ceinture.

« Tu fais moins le malin, ordure ! cria l'homme.

– Lâchez-moi qu'est-ce qui vous prend ? »

Steven est entraîné pour ce genre d'altercation et en

quelques secondes il se dégage et envoie son adversaire au sol : « Petit salaud ! » jura l'homme.

Alors que Steven s'apprêtait à se jeter sur son adversaire, la jeune femme à une vitesse surprenante lui lance un coup de pied au niveau de l'estomac et enchaîne par une manchette en plein visage. Sa tête heurte violemment le bord du toit de la « Clio ». Il entend l'homme au sol dire « c'est malin », ses jambes se dérobent et il glisse sur le macadam en s'appuyant sur la carrosserie ..., puis le trou noir.

Il émerge doucement. Il se trouvait à l'intérieur d'une voiture. La femme était au volant. L'homme, assis à ses côtés, tenait un mouchoir en papier sur une entaille superficielle au front. Il essaie de se relever, mais sa tête tourne à nouveau. Il aperçoit les quais. Son évanouissement n'a donc duré que quelques minutes... La voiture s'engage rue du Docteur Jeannin et s'arrête au niveau de l'ancienne biscuiterie « Serge ». L'homme ouvre la porte et lui ordonne de sortir :

« C'est malin, on avait bien besoin de ça !
bougonne-t-il.

– Ce n'est pas bien grave... Il revient à lui. Il le mérite de toute façon ! »

L'homme passe un bras sous ses épaules et le trio s'engouffre dans un corridor, juste à côté de la biscuiterie. Elle ouvre une porte à gauche, qui donne

sur un escalier métallique. Le bâtiment est vétuste. Les murs dénudés se lèzardent.

« Allez bouge, encore un petit effort ! » dit la femme, nous sommes arrivés.

Elle sort une clef de son sac et ouvre la porte du deuxième étage. Nous entrons. Steven est surpris par le contraste avec la vétusté des accès, l'appartement est coquet. L'homme installe Steven sur un canapé de cuir noir. La femme revient avec de l'alcool, du coton et des pansements.

« Laisse-moi faire, dit l'homme, tu as fait assez de conneries ce soir ! » Il s'approche de Steven pour nettoyer sa plaie au front. Il détaille l'homme qui le soigne, un grand blond, une véritable couverture de mode. Steven reprenait totalement connaissance. Il fait mine de se lever. L'homme le maintient sur le canapé.

« On peut savoir ce qui vous a pris de m'agresser de la sorte !

- Vous le savez très bien ! Saleté de maître chanteur !
- Maître chanteur ? Non, je suis de la police. Cela peut vous coûter très cher !
- De la police, voyez-vous ça ! »

Steven extirpe son portefeuille et sort sa carte de police.

« Non, vous êtes vraiment de la police ! Je crois ma jolie que tu as fait une très grosse connerie !

- Que faisiez-vous à Géant demande-t-elle ?
- Vous n’allez pas me croire ! Mes courses !
- À quoi bon nier, le supermarché, le rendez-vous...
- Quand vous vous êtes sauvée, vous avez laissé tomber le paquet de corn-flakes dans mon caddy... Puis quand j’ai reconnu le pendu dans le journal, j’ai voulu en avoir le cœur net.
- Je crois que nous devrions appeler le commissariat, dit-elle.
- La police c’est moi..., je peux les joindre directement, donnez-moi un téléphone !

Les deux complices semblaient atterrés de la méprise. Il y eut un long silence...

- Je crois que nous avons fait une regrettable erreur... Alors vous êtes au courant...
- Ce soir, je suis venu en simple curieux et suis en vacances depuis ce matin... Avouez que vous me devez quelques explications ! »

Le visage de la brune se détend, le grand blond semble plus perplexe.

« Un peu d’alcool nous ferait du bien... Lance-

t-elle en rabattant la face d'une maie
aménagée en bar : Cognac, Cointreau,
Vodka... ?

- Cognac pour moi... dit Steven.
- Gilles ? Vodka-orange ? »

Gilles répond d'un signe de tête. Elle connaît ses goûts, note au passage Steven jaloux. Elle se sert également une Vodka-orange.

« Si l'on commençait par se présenter, moi c'est Elya Bruniaux...et le grand blond là, Gilles Terrenoire. »

Steven hésite sur le comportement à avoir, partir, signaler son agression... S'il reste, il en apprendra peut-être davantage...

« Steven, Steven Chartier, adjudant au commissariat de Montceau-les-Mines.

- Chartier ? Vous êtes parent à Chartier Jean-Paul ?
- Non, je ne connais pas...
- C'est mon entraîneur de Qwan Ki Do, champion du monde 98...
- Qwan ki do ?
- C'est un art martial d'origine chinoise et vietnamienne, en raccourci un karaté où les coups sont portés. Je suis championne de France...

- Tout s'explique, je vous aurais cru plus fragile...
- Ma taille et mon poids sont des armes stratégiques redoutables ! »

L'atmosphère se détendait.

« On vous doit des excuses, je sais Gilles que tu ne voulais pas mêler la police pour nous protéger... Je crois que c'est trop tard.

- Oubliez l'uniforme, je suis en vacances et si je peux vous conseiller utilement...
- Alors, il faut promettre que tout ce que vous entendrez ici restera entre nous ! dit Gilles.
- Tout dépendra de l'importance de vos révélations, vous comprendrez que mon métier m'impose certaines règles vis-à-vis de ma hiérarchie...
- Nous sommes victimes d'un chantage incompréhensible... » Maugréa Gilles. « Et peut-être mêlé à un meurtre désormais...
- Alphonsi ? » Interrogea Steven.

Elya acquiesça le regard grave. Gilles poursuivit : « On ne comprend rien. Il travaille avec nous chez Terex. Il est soudeur dans le même atelier. Elya travaille au service après-vente. Alphonsi, moi, Elya et Gérard Cohen le chef de poste, on a sympathisé et l'on se retrouve fréquemment autour d'un apéro le samedi, chez l'un ou l'autre. Il y a quinze jours,

Gustave nous invite et nous promet une surprise de taille. Effectivement le soir c'est un buffet royal qui nous attend. Il nous apprend qu'il a gagné au loto... pas le gros lot, néanmoins une somme conséquente. Après avoir bu un peu, il parle de 300 à 500 000 €. Trois jours après, on reçoit tous, des menaces de mort si l'on ne rendait pas l'argent. Le français étant très approximatif on en rigole. Puis un matin Gérard a retrouvé son chat cloué à la porte en rentrant du boulot toujours avec la même menace. On nous demandait de proposer un rendez-vous et de glisser la réponse tel jour à telle heure dans la plus haute boîte de corn-flakes du rayon de Géant Casino... Vous connaissez une partie de la suite. Moi et Gérard nous attendions dehors tandis qu'Elya et Gustave déposaient le message. Votre intervention nous a fait très peur, votre mine également. Nous pensions que vous étiez notre maître chanteur. Le lendemain quand nous avons découvert la pendaison de Gustave. Nous avons décidé d'agir et de vous coincer... »

Gilles but une gorgée de vodka. Steven l'imita. L'ambiance se réchauffait, le fait d'être pris pour confident, l'alcool... Il commençait à leur pardonner l'agression.

« Voilà vous en savez autant que nous.

Conclut Elya.

- Vous êtes inconscients ! Vous auriez dû porter plainte tout de suite !
- Nous étions partagés et nous avons voté... Pour ma part, les agressions étaient téléphoniques, du genre : « petite pouffiasse. Toi et tes copains, faut m’amener tout l’argent ou je vais en saigner un... » À la fin, je raccrochais et n’en tenais plus compte.
- Et les autres ?
- Gustave paraissait complètement affolé, il recevait des menaces de mort ! On a d’ailleurs pensé qu’il s’était suicidé à cause de tout ça, c’était quelqu’un de fragile.
- À mon tour de vous demander de tenir votre langue... Gustave ne s’est pas suicidé ! Il a été torturé puis tué... »

Un lourd silence envahit la pièce.

« Gilles, allons à la police, ça devient trop grave... Téléphone à Gérard, s’il sait, je suis sûr qu’il sera d’accord...

- Tu as un policier sous la main, il peut s’en occuper, lui !
- Non je suis en congé. Mes supérieurs verraient d’un mauvais œil toutes implications de ma part. Et puis je devrai parler de l’agression que j’ai subie.

- Vous n’allez tout de même pas porter plainte ! Quelque part, vous l’avez bien cherché !
- Oui, c’est un peu ma faute et vous m’êtes sympathiques. Cependant pour votre sécurité, il est urgent de vous rapprocher de la police... Ne mentionnez pas mon intervention.
- Écoute Gilles, réunissons-nous demain avec Gérard et allons à la police ensemble. De toute façon, il est déjà une heure du matin.
- Il faut que je récupère ma voiture rue Jean Jaurès.
- Je vais vous accompagner ! » Propose Gilles.

Elya se lève, sonnait ainsi l’heure du départ. Elle ramasse les trois verres vides et se tournant vers Gilles : « Tu téléphones à Gérard dès neuf heures s’il te plaît, décidez d’un lieu de rendez-vous. Tu m’appelles ensuite !

- OK, se tournant vers Steven, vous me suivez, je suis garé juste à côté d’Elya. »

Steven se tourne vers Elya pour prendre congé
« Je suis confuse, désolée pour ces mauvais coups !

- J’ai de nombreux torts dans cette histoire... Et j’ai le crâne dur. Je vous en conjure,

rendez-vous au commissariat... Je ne sais pas de quoi il retourne, mais vous êtes tous en danger. »

Elya lui tend la main : « Je ne fais rien demain, si l'on déjeunait ensemble... Vous pourriez nous conseiller utilement, sur la manière de présenter les choses à vos collègues...

- C'est que...
- Vous avez quelque chose de prévu ? Je voudrais me faire pardonner et contrôler de mes yeux la gravité des ecchymoses...
- Ce n'est pas la peine.
- J'insiste, allez à demain, midi, midi trente le temps de récupérer. »

La porte se referma sur un Steven médusé, abasourdi par ce qui lui arrivait. Gilles le reconduit rapidement à sa voiture sans un seul échange, pourtant ils se serrèrent la main sans animosité avant de se quitter. Steven ressentait un léger tiraillement à la paupière gauche et une douleur au front. Mais cela lui paraissait un juste salaire face à la charmante invitation du lendemain. Restait cette histoire. S'ils ne prenaient pas la décision rapide de se rendre au commissariat, il devrait finir par s'y résoudre. Ne serait-ce que pour les protéger. Ils

étaient inconscients. Il faut dire qu'ils ignoraient tout du meurtre.

Steven se réveille à neuf heures trente avec un bon mal de tête. Après avoir bu un grand bol de café noir, suivi d'une aspirine cinq cent, il examine son front et son arcade dans le miroir. La plaie est bénigne.

Par contre, la pommette virait au bleu... Il se rase de près. Il choisit son plus beau costume et une cravate... Un dernier coup d'œil lui confirma qu'il était paré pour son déjeuner.

Il arrive chez elle à midi sonnant. Quand elle ouvre la porte, il se sent en décalage total, engoncé dans son costume. Elle est là resplendissante de simplicité, vêtue d'un jean et d'un pull sans manches dans les tons noirs, zébré d'une grande vague de mohair rouge vif. L'absence totale de maquillage ajoute une touche supplémentaire de beauté naturelle. Lui, cravaté, se faisait l'effet d'un paysan endimanché. Elle voit son embarras et le prie chaleureusement d'entrer.

« Vous avez passé une bonne nuit, votre paupière ne vous a pas trop fait souffrir ? Hum... C'est encore bien bleu. Je m'en veux encore... J'ai voulu défendre Gilles.

- Dans un jour ou deux, il n'y paraîtra plus.

- On ne peut pas dire que j’ai bien dormi. Je vous propose d’aller au restaurant.
- Aucun inconvénient, je vous l’offre !
- Il n’en est pas question. J’ai retenu deux couverts au « Moulin » vous connaissez ?
- Le long du canal à Galuzot... Je connais, mais n’y ai jamais mangé.
- Vous serez moins déçu que par ma cuisine quoiqu’il arrive. Vous pouvez m’emmener, je ne voudrais pas perdre ma place de parking, elles sont rares dans la rue.
- Bien sûr... »

Elle avait su dissiper la gêne qu’il avait éprouvée en entrant. Il profita de sa brève absence pour retirer sa cravate et la fourra dans sa poche et défît deux boutons de son col de chemise.

Quand il claque la porte de sa voiture, il se sent pour la première fois de sa vie, l’homme le plus heureux du monde... Lui Steven Chartier assis à côté d’une déesse brune convoitée depuis déjà plusieurs jours. C’était inespéré !

Le restaurant est bondé. Steven aurait préféré l’intimité du loft. Ils sont assis face à face, autour d’une petite table ronde en plein centre de la salle.

« Alors qu’avez-vous décidé ? Gilles vous a appelée ?

- Oui, Cohen ne veut pas entendre parler de la police...
- Vous ne pouvez pas faire autrement, c'est du sérieux là ! Vous auriez vu les photos de votre ami Gustave, vous n'hésiteriez pas une seconde de plus, croyez-moi !
- Je ne demande pas mieux, toutefois je ne suis pas la seule impliquée. J'ai demandé à Gilles de passer prendre le digestif tout à l'heure, cela ne vous dérange pas ?
- Non, pas le moins du monde !
- Essayez de le convaincre. Cohen est son chef et a une emprise certaine sur lui. »

La déception de Steven grandissait. Il voyait s'effondrer son douillet tête-à-tête imaginaire, mais que pouvait-il espérer de mieux dès la première rencontre ?

« Vous n'avez pas eu de nouvelles menaces ?

- Non, en revanche, j'ai débranché mon téléphone fixe.
- Vous savez qu'avec votre numéro, ils ont votre adresse, restez prudente... J'ai repensé à votre histoire. Cela ne tient pas. Le chèque de la Française des jeux est nominatif... Qu'espèrent-ils ? Ou alors Gaspard n'a pas encore touché son gain, il a deux mois. Et ils

- veulent récupérer le billet gagnant...
- Non, à chaque demande il s'agit bien d'argent...
 - Et pourquoi depuis le meurtre, n'êtes-vous apparemment plus importunée ?
 - Ils ont peut-être trouvé ce qu'ils cherchaient chez Gaspard...
 - Effectivement, il paraît que l'appartement était sens dessus dessous... Restez sur vos gardes et allez voir la police, car il se peut aussi qu'ils aient pris un peu de distance suite au meurtre et reviennent à la charge dans quelque temps.
 - Vous avez certainement raison. Il nous faut convaincre les autres..., en aucun cas je les mettrai dans l'embarras. J'ai pour principe d'être loyale en amitié... »

Un silence pesant s'installe entre eux... Steven avait envie de changer de sujet, de parler un peu plus d'elle... Il prenait son élan quand la serveuse intervint en leur tendant la carte :

« Vous prendrez l'apéritif ?

- Steven ?
- Non, merci. »

La serveuse s'éloigna et ils se plongèrent ensemble dans la lecture des menus.

« Si l'on se tutoyait, tente Elya... Tu n'y vois

pas d'inconvénients ?

- Avec plaisir, tu choisis quel menu ?
- Celui à 21 € me paraît bien. »

Ce tutoiement ravissait Steven et le mettait à la fois mal à l'aise.

« Je prends la même chose que toi... »

Elya le fixe droit dans les yeux. Il croit y lire de l'affection, au moins une grande sympathie et se sent rougir.

« Je t'intimide ! plaisante-t-elle ?

- Oui..., je dois t'avouer qu'il y a bien longtemps que je ne me suis pas trouvé en si belle compagnie. Voire très dangereuse compagnie. Parle-moi de ton sport ?

Aïkido...

- Non, qwan ki do... C'est un sport complet pieds, poings, genoux, bâton, couteau. J'ai été championne de France et ai échoué il y a deux ans au Championnat d'Europe. Je le présente à nouveau cette année une dernière fois. À 28 ans c'est déjà un peu tard...ce que j'ai fait samedi ne plairait pas à Jean-Paul mon entraîneur. C'est aussi une école du respect. Un tel assaut s'il était connu me radierait de toutes compétitions. Ce sport peut être une arme très dangereuse, voire

mortelle !

- J’ai vu ! En fait non, je n’ai rien vu venir... Et pourtant, j’ai reçu une formation solide au combat de rue...
- Tu m’en veux encore...
- Non c’est oublié..., tu es tellement belle, Tu es... »

Les mots ont devancé les pensées de Steven. Il se sent à nouveau rougir et observe la réaction d’Elya. Visiblement, elle éprouve une gêne palpable, suite au compliment. Encore une maladresse à son actif pense-t-il. La serveuse s’avance et prend les commandes. Steven a résolument choisi de se montrer sous son vrai jour... elle ne relève pas le compliment... il décide de poursuivre coûte que coûte... adviennent ce pourra.

« Tu es de la région, demande Elya ?

- Non, enfin pas très loin, Mâcon... J’ai été nommé ici il y a trois ans... Mes parents habitent toujours Mâcon. Mais nous sommes brouillés... En désaccord avec le choix de ma profession...
- Tu sais que j’ai failli tenter le concours, mon sport aidant. Et puis mon employeur actuel, aussi sponsor, aménage mon temps de travail en fonction des compétitions, du coup j’ai abandonné l’idée et suis restée le plus près